

« Bernadette et Juliette — suite »

Paul Lefebvre

Numéro 40, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28736ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lefebvre, P. (1986). Compte rendu de [« Bernadette et Juliette — suite »]. *Jeu*, (40), 261–262.

pour *et* contre exercices schizophréniques

«bernadette et juliette – suite»

Texte d'Élizabeth Bourget. Mise en scène: Monique Duceppe; scénographie: Marcel Dauphinais; costumes: François Laplante; éclairages: Daniel Desjardins. Avec Marie-Élaine Berthiaume (Juliette), Suzanne Garceau (Adèle), Patrice L'Écuyer (Paul), Jacques L'Heureux (Jacques) et Christiane Raymond (Bernadette). Une production du Théâtre d'aujourd'hui, présentée du 1^{er} mai au 5 juin 1986.

un théâtre qui ose être humble

De tous les dramaturges québécois, Élizabéth Bourget est la meilleure dialoguiste, seulement surpassée par Gratien Gélinas dans *Bousille et les Justes* et par Jean-Claude Germain dans ses grands numéros d'acrobatie intellectuelle. Mais là où Élizabéth Bourget dépasse la virtuosité, c'est dans la sidérante justesse de ton de sa caricature de la langue parlée de sa génération. Suivant de près l'évolution des rapports avec la langue, Élizabéth Bourget en retient non seulement les tics mais l'éthique pour bâtir ses dialogues. Dis-moi comment tu parles et je te dirai qui tu es. Par l'humour, elle met en lumière réseaux de vocabulaire et structures langagières. Ce suivi du réel (parlé, tout au moins) trouve son écho, par l'idée même de suite, au coeur même du titre de la pièce: *Bernadette et Juliette – suite*. Huit ans après, l'auteure emploie les mêmes personnages pour graver un autre instantané de génération. On se fichait de l'argent; on est devenu des *yuppies* consommateurs. On ne savait pas comment démêler l'autonomie individuelle de celle du couple; maintenant, au lieu de se réaliser, on réalise (pour contrer la mort qui déjà se pointe?): travail, création artistique, bébé.

En parfait accord avec le projet de l'auteure, la mise en scène de Monique Duceppe a su

un théâtre myope

C'est habilement écrit, efficacement mis en scène, bien joué. Mais c'est un théâtre dont la courte vue déçoit, exaspère même. En reprenant les personnages de *Bernadette et Juliette* ou *La vie, c'est comme la vaisseau, c'est toujours à recommencer*, Élizabéth Bourget nous montre, en quelque sorte, un savoir-dire devenu un simple savoir-faire.

Élizabéth Bourget a beau être la meilleure dialoguiste qui écrive pour le théâtre en ce moment, *Bernadette et Juliette – suite*, malgré ses qualités de facture, n'arrive pas à intéresser. Le premier *Bernadette et Juliette* était marqué par la quête d'un nouveau langage dramatique pour parler d'une réalité sociale nouvelle: or, si la réalité de la génération dont parle Élizabéth Bourget a bougé en huit ans, elle portait sur elle, en employant le même langage, un regard attendu. Malgré sa justesse, la caricature ne révélait pas, ici, son objet. Le déjà vu se prend souvent très bien, mais pas quand il est allié au déjà compris.

À l'exemple de ses personnages qui se sont assagis, le langage d'Élizabéth Bourget est, pourrait-on dire, rentré dans le rang: si le premier *Bernadette et Juliette* jouait joyeusement avec le temps et l'espace, tout, ici, est devenu bien linéaire. On a l'impression



«Un travail de condensation discret et précis» mais «dont la courte vue déçoit, exaspère même.» Photo: Daniel Kieffer.

trouver les gestes (cela se révèle surtout dans les manipulations des accessoires et dans les attitudes corporelles) qui collent aux codes non verbaux de cette génération, opérant un effet comique similaire à celui des dialogues, grâce à un travail de condensation discret et précis.

Je pourrais reprocher au théâtre sa courte vue, son mimétisme superficiel malgré sa justesse. Je voudrais au contraire louer l'*humilité* de ce théâtre. Comme la plupart des oeuvres de l'auteure, *Bernadette et Juliette — suite* est une oeuvre à jeter après usage, comme le sont aussi, quoique de moindre qualité, les pièces de Jean Barbeau. Il s'agit de reflets de la réalité: superficiels, comme tous les reflets, mais justes. Ils permettent au public de saisir, en voyant sa caricature, ses comportements. Ce qu'il y a de paradoxal, c'est que les pièces de ce théâtre deviennent périmées parce que ce qu'elles ont à dire a été entendu. Par l'éphémère lié à la nature même du théâtre, c'est l'art par excellence pour tenir ce genre de discours.

d'un script qui fait attention pour ne pas déroger aux normes télévisuelles.

Ce regard sur une génération qui saute à pieds joints dans le «yuppisme» n'arrive pas à mettre son objet en perspective: tous les problèmes de gérance de la vie quotidienne que la pièce décrit ne sont ici la métaphore de rien. Ils constituent le sujet de la pièce. C'est un peu court. Même l'évocation d'un fonctionnement compensatoire entre la procréation et la création artistique tourne court. C'est superficiel, c'est petit.

Passons vite sur la scénographie de Marcel Dauphinais qui semblait le fruit du travail conjoint d'un ingénieur et d'un décorateur-ensemblier. Les cinq acteurs et actrices — en particulier Christiane Raymond, à la fois drôle et pathétique — réussissaient, avec l'aide de la metteuse en scène Monique Duceppe, ce qui est souvent cherché mais rarement aussi bien réussi: un jeu réaliste nord-américain bien rythmé, bien «punché». Au moins, à *Bernadette et Juliette — suite*, on ne s'ennuyait pas.

paul lefebvre